

DESMAS René Jean
8 Aubin Pavail 7 février 1867

études à Cambrai

Toname Angers 18. XII. 1886

Mimre 4. 6. 87

s/diarr 26. 5. 88

diarr 15. 6. 89

piété 21. XII. 89

dur. âge

clerc à 8 Aubin 1889

licencié es Lettres 1897

Prof. de seconde à Cambrai 1891

Prof de Rhétorique 1892

Decede le 17 mars 1907 à St Martin

de Forêt S. B. 429 et 458

Sépulture à St Thérèse - inhumé à Secque

près Forgeron

Photo

irrésolus? Béhuard verra de nombreux pèlerins cette année. Je le souhaite vivement pour l'honneur de Marie, l'avantage des âmes et le bonheur du bon curé.

B. B.

M. l'abbé Desmas

Le mercredi 20 mars, nous conduisions au cimetière de Segré les restes mortels de notre collègue et de notre ami M. l'abbé René Desmas. Deux fois déjà, depuis trois ans, nous avons passé en cortège attristé devant la petite maison qu'il habitait pendant les vacances, sur les hauteurs du Pinelier, accompagnant au repos du cimetière sa mère d'abord, puis son père. Lui-même avait voulu que, la dernière nuit avant celle de la tombe, son corps reposât dans cette maison où il comptait finir ses jours et partir de là pour l'église. Des émotions douloureuses nous étreignirent le cœur. Tant de jeunesse et tant de vie en un instant disparues ! Mais Dieu est le souverain Maître. Nous déposons sur le tombeau du cher mort, où, comme un bon chrétien qu'il fut, il ne voulut point de couronnes, ces quelques lignes qui sont le témoignage de notre souvenir pieux et attendri.

M. l'abbé Desmas naquit à Saint-Aubin-du-Pavoil, au petit village de la Maisonneuve, le 7 février 1867. Son père, excellent chrétien et bon ouvrier, tenait au carrefour des routes une humble boutique de forgeron. Tant qu'il vécut, il donna à ses enfants l'exemple du travail le plus assidu et le plus sanctifiant. Pleins de tendresse pour leurs enfants, mais aussi sans faiblesse, les parents de l'abbé Desmas lui donnèrent une éducation sévère, mais profondément chrétienne. Tout enfant, il goûtait plus que d'autres les douces joies de la piété. Chaque jour d'école à Saint-Aubin, il s'en allait pendant la récréation passer quelques instants devant le Saint-Sacrement et faisait en compagnie de sa sœur Marie un petit pèlerinage aux autels de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Aussi, personne ne fut surpris quand on sut qu'il se destinait au sacerdoce. M. Chollet, alors curé de la paroisse, lui donna les premières leçons de latin. Ce prêtre vénérable était d'une gravité impressionnante. Comme beaucoup de ses confrères de l'ancienne race, il ne se montrait guère à ses fidèles qu'à travers les fumées de l'encens. Peu causeur, il contribua pour sa part à donner à son élève cet air timide qu'il garda assez longtemps et cette réserve qui l'empêcha de communiquer jamais beaucoup, même à ses intimes amis, les sentiments de son âme.

Au collège de Combrée, il fut l'élève modèle qui observe la discipline à la lettre et dans tous ses détails, pour qui le devoir — celui que le maître impose — est l'unique règle de conduite et de travail. Doué de belles facultés, il fit de très solides études. Dans les hautes classes, sa prédilection pour les Lettres s'affirma nettement. Ce n'est pas qu'il eût une imagination très brillante. Il avait peu lu. Absorbé par les occupations journalières, il n'allait guère au-delà et, jusqu'à son entrée à l'école Saint-Aubin, son activité intellectuelle se restreignit aux études que lui-imposaient les programmes. Très bon élève et très pieux, il mérita le double honneur, son année de philosophie, d'être élu président de l'Académie combréenne et préfet de la congrégation du Sacré-Cœur.

Puis il entra au Grand-Séminaire. Il y passa quatre années dans le travail et le recueillement. Un jour vint où M. Desmas, qui n'avait jamais, jusque-là douté de sa vocation, recula effrayé devant les engagements si graves du sous-diaconat. Il subit à ce moment-là, m'a-t-il raconté lui-même dans une heure d'expansion, une véritable torture morale. Doutant de lui-même et de l'avenir, il fut sur le point d'abandonner sa vocation. Mais Dieu le retint. Inspiré par Lui, il alla consulter le bon M. Le Bailly et revint tout consolé de l'entrevue.

Lorsque son noviciat ecclésiastique fut terminé, M. Desmas, que Mgr Freppel destinait à l'enseignement, fut envoyé à l'école Saint-Aubin. Deux années passées à la Faculté des Lettres modifièrent profondément toute sa vie. Peu d'étudiants ont subi comme lui l'influence des professeurs. Il adopta facilement leurs idées, leurs méthodes de travail et jusqu'à leur style. Mais il apprit dans leurs leçons à voir les choses plus largement et de plus haut. Son goût littéraire se développa et se forma. Il prit conscience de sa valeur, donna à ses études un champ plus vaste et acquit en tout, même dans sa piété, une plus grande virilité. Après deux années d'études, il se présenta devant les Facultés de Rennes pour obtenir sa licence ès-lettres. Il fut reçu du premier coup en juillet 1891. Quelques jours après, Mgr Freppel le fit appeler à l'évêché et le nomma professeur de seconde au collège de Combrée. Ce fut une grande joie pour l'abbé Desmas. Après ses parents et sa sœur, Combrée fut tout pour lui.

Il y arrivait tout jeune, plein d'ardeur et de flamme. Il se montra professeur original. Rompant avec les méthodes surannées et les routines vénérables, il voulut faire de son enseignement quelque chose de moderne et de vivant. Tous ses élèves, mais surtout ses premiers élèves de seconde, savent comment il s'appliquait à mettre au point un cours de littérature, à rendre attrayante l'explication d'un auteur grec ou latin, à trouver à propos la distraction gaie qui délassait l'esprit et rendait ensuite l'effort plus facile. Tantôt on érigeait solennellement une statue de Jeanne d'Arc, de la Sainte Vierge et de saint Joseph, tantôt on accrochait aux murs quelques tableaux d'institutions grecques ou latines. Quand arrivait la fête d'un élève, on lui lisait un petit compliment où ses petits défauts étaient amiablement détaillés, et la victime se consolait des rires de ses camarades en attendant patiemment son tour. Plus tard, quand les anciens élèves de M. Desmas revenaient au collège, il les invitait à venir dans sa classe et à parler devant leurs successeurs de leurs entreprises et de leurs voyages. Des lectures nombreuses et bien faites — car M. Desmas savait lire — coupaient agréablement le temps de l'étude. Son but — il y réussit parfaitement — était de faire de sa classe une famille unie où les succès et les bévues de chaque membre pussent profiter à tous les autres. Il avait un livre d'or pour noter les succès et un « bêtisier » pour perpétuer le souvenir des naïvetés ou des âneries qu'il fallait éviter. Les élèves, en voyant ce zèle pour eux, en furent reconnaissants et aimèrent beaucoup leur professeur.

Malgré sa petite taille, il eut toujours une très grande autorité et son influence fut considérable. D'ailleurs, il tenait à cette influence et faisait tout pour la maintenir et la développer. On a dit que rien de ce qui intéressait ses élèves ne lui était indifférent. C'est vrai. Le résultat

de leurs examens le préoccupait souvent plus qu'eux-mêmes. En ce moment-là on le voyait nerveux, agité, inquiet, et, après un succès ou un échec, il ne dissimulait ni sa joie ni son ennui.

D'abord professeur de seconde (1894-1897), puis de rhétorique (1897-1906), il fut l'homme de sa classe, je dirais volontiers exclusivement l'homme de sa classe. Tous les faits extérieurs, petits ou grands, tous les problèmes qui s'agitent dans le monde l'occupaient peu quand ils ne se rattachaient pas à son œuvre. Lorsque, dans des discussions parfois très animées entre professeurs, nous évoquions des luttes politiques ou des joutes d'idées, lorsque, suivant une expression assez irrévérencieuse, nous *sauvions* successivement ou simultanément la Maison, la France et l'Eglise, rarement la voix de M. Desmas se faisait entendre. Il écoutait, souvent un peu distrait, se contentant de rire, de rire jusqu'aux larmes, lorsque l'un de nous avait trouvé, en faveur de sa thèse, un argument par trop extravagant. M. Desmas avait le rire facile. Il saisissait bien et vite le côté comique des personnes et des choses et, franchement, se laissait aller à jouir de ses remarques.

C'est peut-être là que se trouve l'explication de ses préférences pour la comédie. Directeur de théâtre au collège, il ne fit guère jouer de drames. En cela encore, il avait, je crois, une juste idée de son talent. Il semblait peu fait pour mettre en branle ces grandes machines à sentiments. Il excellait, au contraire, à composer un spectacle très attrayant, en prenant des pièces gracieuses et spirituelles, des entr'actes fort réjouissants, des farces quelquefois un peu grosses, mais toujours désopilantes. Au besoin, il modifiait ou inventait lui-même. Très ingénieux, il savait tirer parti et bon parti de tout. Cette ingéniosité, il l'avait innée. Ecolier, il avait plus d'une fois émerveillé ses petits camarades en transformant en objets utiles et gracieux des débris de ferraille qu'il travaillait dans la forge de son père. — « Il fait tout ce qu'il veut de ses pieds et de ses mains », disaient autrefois de lui les braves gens de Saint-Aubin. Bon professeur, bon musicien, très adroit en toutes choses, il possédait un ensemble de qualités qui rendait son concours précieux. Aussi ses supérieurs tenaient beaucoup à ce concours, et lui était très fortement attaché à Combrée. Il y avait passé sa vie. Quand, au mois d'octobre dernier, il dut quitter ses amis, ses élèves, ce lui fut un déchirement dont Dieu seul a connu l'amertume.

Depuis quelque temps déjà, la santé de M. Desmas était très affaiblie. Au mois de novembre de l'année 1905, la mort de son père, survenant seulement dix-huit mois après celle de sa mère, l'avait beaucoup affecté et abattu. Une crise cardiaque qu'il eut alors, nous inspira de sérieuses inquiétudes. Sa tristesse, causée par ces deux morts si rapprochées, fut si profonde qu'il ne put jamais la faire disparaître. Il eut beau — revenu à Combrée — se remettre avec acharnement à ses occupations de professeur et de directeur de théâtre, il ne put oublier, et cet excès de travail aggrava sa maladie. Que de fois nous l'avons vu exténué, à bout de forces, pâle et haletant, monter péniblement les escaliers. Il s'arrêtait à chaque palier, riant aux uns et aux autres, pour cacher ses douleurs ; mais nous avons compris depuis qu'il souffrait beaucoup. Au début des dernières vacances, il parut se remettre sur pied. Il fit plusieurs voyages. Le dernier l'amena

à Lourdes en compagnie de sa sœur et de quelques amis. Il pria avec ferveur à la grotte et demanda à la Sainte Vierge comme une grâce de choix de le faire mourir avant sa sœur. Il repartit, très fatigué de n'avoir pu dormir pendant sept nuits consécutives. Aussi, il dut s'arrêter à Limoges où il fut deux jours très malade. Quand tout danger immédiat eut disparu, il reprit la route de l'Anjou, et il rentra à Segré où des amis lui donnèrent l'hospitalité la plus généreuse.

La rentrée du collège approchait : sa classe le tourmentait. Il se désolait en pensant qu'il ne pourrait commencer avec elle l'année scolaire. Il fallut bien se soumettre. Mais, dès qu'il put entreprendre le voyage, il revint à Combrée. Rien ne peut dire son sourire joyeux et reposé lorsqu'il se revit dans sa chambre au milieu des meubles et des livres amis. Il sembla qu'il retrouvait toute sa vigueur. Hélas ! la santé ne revint point et il fallut songer à un repos plus long. Sa sœur l'engagea à rentrer à Segré. Il ne le voulut point, à cause des souvenirs douloureux que la maison de ses parents lui rappelaient, et il demanda lui-même à se retirer à Saint-Martin-la-Forêt. Mais, désormais, le moral du malade est plus atteint encore que le physique. Transporté à Saint-Martin, il se figure qu'il va y mourir. Il se chagrine, il envoie à ses amis des lettres attristées avec cette adresse : « Mouvoir Saint-Martin. » En vain ceux qui l'aiment et s'intéressent à sa santé essaient de le reconforter : il retombe sans cesse sur lui-même et suit dans son corps les progrès de la maladie qu'il a si attentivement examinée dans son père. Un faible mieux que l'on constate au commencement de l'année 1907 ne dure point : de longues et douloureuses insomnies achèvent de l'épuiser. Bientôt le malade lui-même n'a plus d'espoir : ce qui l'étonne, c'est qu'autour de lui on en ait encore ou qu'on semble en avoir. Il demande la vérité à sa sœur qui la lui dit en pleurant et tous deux, pendant de longues heures, s'entretiennent de l'éternité. Alors, comme M. Desmas avait toute sa vie aimé la précision et l'ordre, il donne à sa sœur ses dernières instructions : la poitrine haletante, la respiration courte et pénible, presque sans force, il lui dicte quinze jours avant sa mort tout ce qu'il faudra faire pour ses funérailles. Il prévoit tout. Il offre sa vie à Dieu pour le salut éternel de tous ses anciens élèves « qu'il a beaucoup aimés, qu'il a peut-être scandalisés ». Puis, content de cet humble sacrifice, il attend l'heure éternelle, plein de douceur et de soumission, assisté jusqu'au bout des soins vigilants et maternels de sa sœur. Dans les derniers jours, son souvenir se reporte à ce qui fut au collège l'objet de ses préoccupations constantes, sa classe, le baccalauréat, le théâtre. Enfin, après une très douloureuse agonie de douze heures, pendant laquelle il eut toute sa connaissance, le dimanche 17 mars, vers 4 heures du matin, il rendit à Dieu son âme purifiée par les souffrances.

(A suivre)

A. MOULARD.

La Passion à Saint-Vincent-de-Paul

La foule semble quitter à regret le beau ciel bleu pâle pour s'engouffrer dans les sombres profondeurs d'une salle qui regorge de monde. C'est là comme un vague remous de chapeaux et de rubans multicolores, un bruissement confus, un bourdonnement de paroles, où l'on

vallant aumônier de l'Union régionale de l'Ouest, M. l'abbé Corbillé. Il nous a d'abord parlé avec son cœur d'apôtre à la sainte messe, et toute la population de la paroisse buvait pour ainsi dire ses paroles. Avec quels accents il nous a dépeint les ravages que cause l'immoralité et l'impiété dans notre pauvre France, et avec quelle éloquence il nous a montré le remède dans la J. C.

A l'issue des vêpres, eut lieu une grande conférence. Et qui l'eût cru ! à Saint-Aubin où il n'y a pas même un local pour loger 200 personnes ; près de 400 auditeurs se réunirent dans une salle improvisée et artistement décorée par le soin des Jeunes de cette paroisse ! Eh bien ! c'est devant cet auditoire sympathique que M. Baudry, membre du Comité régional de l'Ouest, a tracé, dans un parfait langage, l'histoire, l'organisation et le but de la J. C. Et certes, il l'a fait avec tout son cœur de jeune, si bien qu'il a soulevé les applaudissements de toute l'assemblée. Ensuite, M. l'abbé Corbillé reprit de nouveau la parole, et dans un langage apprécié et goûté de tous, tira la conclusion du discours que nous venions d'entendre. C'est la première fois qu'il est venu parmi nous, mais nous espérons bien que ce n'est pas la dernière. Qu'il soit mille et mille fois remercié !

Enfin M. l'abbé de Saint-Aubin, en sa qualité d'aumônier du groupe, ne put se dispenser d'ajouter quelques mots. Il lança un vigoureux appel aux Jeunes afin de les enrôler sous les plis du drapeau de la J. C. Oui, dit-il, qu'ils fassent partie d'une association que chérit de son cœur de Père, le Pape Pie X et qu'encourage si ardemment le chef de notre diocèse, Mgr Rumeau ! Puis tout le monde, en rangs pressés, se dirigea vers l'église paroissiale où M. le Curé donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Là, sans nul doute, Notre-Seigneur dut être heureux de reposer ses regards sur cette ardente jeunesse qui ne demande qu'à vivre et à combattre pour Lui ! Tout n'était cependant pas fini ; les jeunes gens de Saint-Aubin, futurs membres de la J. C., se réunirent une dernière fois autour de M. l'abbé Corbillé, et là, dans l'intimité, M. l'aumônier leur fit des déclarations nettes et précises sur leurs devoirs en entrant dans l'A. C. J. F. Ils y penseront, ils y prieront et ils agiront ! En somme, belle et reconfortante journée pour la paroisse et pour la Jeunesse Catholique.

UN AMI DES JEUNES.

M. l'abbé Desmas

(Suite et fin)

Ce fut un deuil profond pour ses amis qui étaient si nombreux. Ses anciens élèves et leurs parents n'avaient pas cessé de lui témoigner par leurs visites ou par leurs lettres la plus affectueuse sympathie. Elle avait été une des consolations de ses derniers instants. Ils vinrent pieusement assister au service qui fut célébré à l'église Sainte-Thérèse d'Angers, ainsi qu'à l'enterrement qui eut lieu à Segré le lendemain. À la fin de la messe, M. le Supérieur du collège de Combrée se fit l'interprète ému de nos tristesses et prononça cette belle oraison funèbre :

« MES BIEN CHERS FRÈRES,

« En prenant la parole dans cette triste cérémonie, je cède au mouvement de mon cœur, au besoin d'exprimer publiquement ma reconnaissance et mes regrets à celui que nous pleurons et qui fut pour moi, pendant de longues années, un collaborateur dévoué et un ami. Il me semble que je réponds en même temps au désir intime de la famille combréenne, que je vois si bien représentée ici et qui m'en voudrait de ne pas rendre hommage en son nom à une vie sacerdotale qui se dépensa tout entière à Combrée et pour Combrée.

« Et puis, devant une assemblée où ne m'apparaissent que des bienfaiteurs et des amis de l'enseignement chrétien, qui donc s'étonnera que je salue bien bas, avec une respectueuse émotion, au moment où sa dépouille mortelle va nous quitter, le professeur laborieux et savant, l'éducateur patient, sage, éclairé, qui n'eut ici-bas d'autre ambition que de travailler dans la milice du Roi Jésus, pour former des jeunes gens à la science et aux vertus chrétiennes.

« *Labora ut bonus miles Christi Jesu.* Travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ. C'était là devise proposée par saint Paul à son disciple Timothée. Ce fut la règle de conduite que se traça tout jeune encore et que suivit jusqu'à son dernier jour le bon prêtre à qui nous rendons les devoirs funèbres. Voilà, mes bien chers Frères, ce qui ressortira clairement à vos yeux du simple récit que je veux vous faire de ces années trop courtes hélas ! mais pleines d'œuvres et fécondes en mérites, que na sa sur cette terre M. l'abbé René-Jean Desmas, professeur de rhétorique à l'Institution libre de Combrée.

« Né tout près d'ici, sur la paroisse de Saint-Aubin-du-Pavoil, le 7 février 1867, René Desmas apprit à bonne école, dès ses premières années, l'amour du travail et le service de Dieu. Ses parents — qu'il suit de si près dans la tombe — ses parents, que vous avez connus, mes bien chers Frères, et honorés de votre estime, lui donnèrent, vous le savez, l'exemple d'une vie toute laborieuse, en même temps que sincèrement chrétienne. Nul doute que, dès lors, malgré son jeune âge, il n'ait compris, en les voyant faire, la nécessité de n'employer son temps qu'à des choses utiles et de régler sa conduite selon les préceptes de la religion.

« En tout cas, ce dont je suis sûr pour l'avoir constaté moi-même, c'est que chez nous, à l'Institution de Combrée, où il entra en octobre 1878, à onze ans et demi, René Desmas se distingua, dès le premier jour et jusqu'à la fin, par son application à l'étude, son bon esprit et une piété solide. Ce n'était pas, je vous assure, spectacle banal que de voir cet enfant et plus tard ce jeune homme, qui était par la taille de beaucoup le plus petit entre ses camarades du même âge, égalant les plus habiles, sur la cour et dans les jeux, par sa dextérité et sa souplesse, et, en classe, les dominant tous par la vivacité de son intelligence, l'attention qu'il prêtait aux cours de ses maîtres et l'aisance avec laquelle il se les assimilait.

« Pour moi, je n'oublierai jamais — l'ayant eu comme élève dans deux classes différentes — je n'oublierai jamais son excellente tenue d'écolier laborieux, son regard toujours attentif, qui semblait ne rien vouloir perdre de l'enseignement donné, son fin sourire quand il avait

saisi une allusion délicate, son émotion parfois, à la lecture d'une belle page littéraire, en un mot, ce maintien extérieur et ces bonnes dispositions de cœur et d'esprit qui rendent au professeur sa besogne plus douce, en l'assurant qu'on l'écoute avec plaisir et que la semence qu'il jette dans les âmes trouve une terre bien préparée, où elle se développera sûrement.

« Les plus beaux succès, de nombreuses couronnes récompensaient à chaque distribution de prix tant de qualités sérieuses, servies par un travail si régulier et si intelligent. Pendant les sept années qu'il passa au collège, René Desmas ne manqua pas une seule fois d'emporter le prix d'excellence, qui est le plus glorieux de tous et le plus difficile à conquérir, parce qu'il exige plus d'aptitudes variées et des efforts plus constants.

« Cependant, le bon écolier, curieux de s'instruire, avide d'augmenter sans cesse le trésor de ses connaissances, ne négligeait point les devoirs de la piété chrétienne. En cela comme dans le reste, il montra toujours une régularité parfaite. Combrée possède deux associations pieuses, l'une pour les plus jeunes élèves, consacrée à la Sainte Vierge, l'autre pour les grands, qui est vouée au Sacré-Cœur de Jésus. Je ne vous étonnerai point, mes bien chers Frères, en vous disant que dans ce double foyer de vie chrétienne, nos élèves, qu'ils se destinent au monde ou au sanctuaire, trouvent le meilleur appui contre les tentations de leur âge et un perpétuel stimulant à la pratique des vertus qui feront d'eux, plus tard, des chrétiens vaillants ou de saints prêtres.

« René Desmas voulut appartenir successivement à l'une et à l'autre de ces deux associations. Il se consacra donc, par un acte solennel, à la Sainte Vierge d'abord, ensuite au Sacré-Cœur et leur voua pour toute sa vie un amour très tendre et très généreux, qui devait être sa consolation et sa force dans les grandes douleurs que Dieu lui réservait et qui lui donna, devant la mort, ce ferme courage et cette sérénité douce dont furent hautement édifiés les témoins de sa dernière heure. Dans l'ombre mystérieuse des petites chapelles où l'appelait, chaque dimanche, la réunion intime des congréganistes, où il venait seul bien souvent prier devant le Tabernacle, la voix de Dieu, qui déjà lui avait dit, sur les bancs de l'école : « Tu seras prêtre », retentissait à son oreille plus distincte d'année en année et plus pressante, et ce fut sans arrière-pensée comme sans hésitation, le cœur plein de joie et d'espérance, que, ses études terminées et son diplôme de bachelier conquis, il entra au Grand-Séminaire.

« Ce qu'il y fit, mes bien chers Frères, on le devine sans peine. Sous l'habile et sage direction de ces maîtres incomparables que sont Messieurs de Saint-Sulpice, l'élève de Combrée, que nous avons vu ardent à la besogne, fidèle aux devoirs de la piété, que les suffrages de ses camarades avaient élu, pour sa dernière année de collège, préfet de la Congrégation du Sacré-Cœur, se prépara très simplement et sans bruit, mais en priant beaucoup, en travaillant de toutes ses forces, en ne perdant rien des grâces qui lui étaient offertes, à réaliser pleinement les desseins du bon Dieu sur son âme.

« Le voilà diacre ; bientôt il sera prêtre. Deux champs de travail s'ouvrent à son zèle : le ministère paroissial et l'enseignement. Dans le premier, il eût assurément fait beaucoup de bien ; j'en appelle au

témoignage des paroisses de Grugé-l'Hôpital et de Bouillé-Ménard, où tour à tour, pendant plusieurs années, il alla, chaque dimanche, remplir les fonctions de vicaire et qui, je le sais, gardent de son passage un très reconnaissant souvenir. Mais c'est à l'enseignement chrétien que Dieu le destinait. Aussi bien, c'était là que, depuis longtemps, il se sentait porté par un irrésistible attrait.

« Au sortir du séminaire, on l'envoya prendre ses grades à l'école Saint-Aubin. Deux ans après, reçu brillamment à la licence ès-lettres devant l'Académie de Rennes, il entra comme professeur à Combrée. C'était au mois d'octobre 1891. Il occupa d'abord la chaire de seconde, puis, en 1897, il la laissa, sur mes instances, pour prendre celle de rhétorique.

« Je devrais, ici, donner la parole à quelqu'un des nombreux élèves qui l'eurent pour maître. Il vous dirait, mieux que je ne puis faire, avec quelle autorité M. Desmas tenait sa classe, où jamais désordre ne fut permis, comme il excellait à tirer de leur apathie les natures les plus indolentes, à rendre attentifs les esprits les plus légers et les plus distraits, à faire aimer l'étude à ceux même qui paraissent l'avoir pour toujours prise en horreur. Rarement professeur mit plus de talent et réussit mieux à intéresser des écoliers à leur besogne journalière, si aride qu'elle fût. Il savait, à propos, varier les occupations, mêler au travail d'agréables délassements, profiter des moindres incidents de classe pour stimuler la paresse des uns, encourager la bonne volonté des autres. Par sa parole toujours claire, par un enseignement toujours méthodique et bien préparé, il savait mieux que personne débrouiller les textes latins et grecs, même les plus obscurs et difficiles, et mettre en pleine lumière les beautés de nos grands modèles classiques : sa voix prenait alors un tel accent d'admiration et d'enthousiasme qu'elle faisait vibrer tous les cœurs dans son jeune auditoire.

« Par dessus tout, mes bien chers Frères, ce qui donnait à M. l'abbé Desmas un complet ascendant sur ses élèves, c'est qu'il les aimait beaucoup et qu'il le leur montrait sans cesse. Rien de ce qui pouvait leur être à cœur ne le laissait indifférent. Il prenait part à leurs joies et à leurs deuils de familles, il applaudissait à leurs succès ; il s'affligeait de leurs défaites. Il les aimait d'une tendresse de mère, jusqu'à paraître quelquefois fermer les yeux sur leurs défauts. Je dis *paraître*, car il avait le jugement trop droit pour ne pas voir clairement ce qui était à reprendre chez eux, aussi bien que ce qu'il fallait approuver. Mais il ne souffrait pas que personne en dit du mal devant lui. Si l'un d'eux éprouvait quelque échec dans un examen, facilement il eût accusé l'examineur de mauvais vouloir. Excès de complaisance charitable, par laquelle il atténuait un peu aux yeux du pauvre enfant l'humiliation subie. Il aimait ses élèves en Dieu et selon Dieu. Il les aimait pour leur âme sanctifiée par la grâce, qu'il devait préserver du mal et porter au bien. Il les aimait parce qu'il voyait en eux l'avenir de l'Eglise et de la société. Il les aimait avec l'ardent désir de leur être utile, de les bien préparer aux luttes futures, d'en faire de bons Français et de bons chrétiens. Afin de tenir leur patriotisme en éveil, n'avait-il pas naguère érigé au milieu d'eux la statue de Jeanne d'Arc ! Mais c'était Jésus, avec Marie et Joseph qu'il voulait avant tout faire régner sur son petit peuple. Leurs images, qu'il avait choisies lui-même, très grandes et

très riches, se dressaient dans sa classe aux places d'honneur, prêchant tous les jours à ces âmes d'enfants la charité fraternelle, l'humilité, l'obéissance, la fidélité au devoir et l'amour du bon Dieu.

« Entre temps, M. l'abbé Desmas, dont l'activité semblait infatigable et qui avait tous les talents, prêtait volontiers son concours comme musicien et comme directeur de théâtre, à chacune des fêtes organisées dans la maison. Les soirées dramatiques qu'il préparait étaient universellement goûtées. Elles mettaient la joie parmi nos élèves et attiraient au collège une foule de spectateurs, qui se faisait d'année en année plus nombreuse et plus choisie.

« Nous croyions volontiers, mes bien chers Frères, qu'une collaboration si utile ne nous manquerait pas de sitôt et que le maître éprouvé, qui menait si bien ses élèves au succès, donnerait encore à l'enseignement chrétien de longues années de labeur. Dieu en avait décidé autrement. Que sa sainte volonté soit faite.

« M. l'abbé Desmas, dont la santé, au début de son professorat, nous avait inspiré les plus vives inquiétudes, paraissait désormais plein de vigueur, quand des deuils répétés vinrent coup sur coup le frapper cruellement. Il perdit sa mère d'abord, qui succomba après de longues et terribles souffrances. Dix-huit mois plus tard, en novembre 1905, il voyait mourir son père. Cette mort lui fut extrêmement sensible. Une crise nerveuse, qui survint alors, ébranla sa santé pour toujours. Depuis, il ne fit que languir.

« Au mois d'octobre dernier, voyant qu'il ne pourrait de longtemps reprendre sa classe, il demanda à Monseigneur une année de repos et partit pour Saint-Martin-la-Forêt. Quelle tristesse dans son âme et dans la nôtre et dans celle de ses confrères et de ses élèves bien-aimés au moment de la séparation ! Et pourtant nul parmi nous ne croyait que cette séparation dût être la dernière et qu'en lui disant au revoir nous lui donnions dès lors rendez-vous pour le ciel.

« A Saint-Martin, la santé de M. Desmas parut d'abord vouloir se rétablir, puis il y eut de nouvelles crises et bientôt tout espoir de guérison s'évanouit. Dans la petite chambre où il achevait, au milieu d'intolérables souffrances, son pèlerinage terrestre, beaucoup de ses anciens élèves vinrent lui apporter de vive voix ou lui envoyèrent par écrit l'expression de leur affectueuse reconnaissance. Ce fut une des meilleures joies de ses derniers jours, sinon de sa vie entière.

« Il eut une autre joie, plus précieuse encore, dont il remerciait chaque jour le bon Dieu : celle de voir venir à son chevet, presque assidûment, malgré d'absorbantes occupations, sa sœur bien-aimée. Elle avait été la compagne de ses jeux d'enfants. Puis elle l'avait quitté afin d'entrer dans la vie religieuse et de travailler, elle aussi, à l'éducation de la jeunesse. Dieu la lui rendait au moment suprême pour être à ses côtés l'ange des divines consolations et mettre dans les angoisses mêmes de sa cruelle agonie un dernier et doux rayon de bonheur !

« Ce fut à l'aurore du dimanche 17 mars qu'il mourut. Il avait reçu en pleine connaissance, avec beaucoup d'esprit de foi et de piété, les Sacraments de l'Eglise. Il avait fait vaillamment le sacrifice de sa vie. Détail touchant qui révèle une âme ! Ce sacrifice, il avait voulu l'écrire de sa propre main et en donner le prix à ses chers élèves : « Je

« Donne ma vie de bon cœur pour le salut de tous ceux qui furent mes élèves. » Il partait armé de son chapelet et de son crucifix, murmurant des prières, où, dit-on, il mêla souvent le nom de Combrée.

« Combrée avait été le champ de son travail et de ses épreuves. Il y avait dépensé pour Dieu toutes les énergies de son âme sacerdotale. Après Dieu et la Vierge Marie et les Saints qu'il aimait, Combrée fut, en présence de la mort, sa plus ferme espérance et il me semble bien que la gerbe de mérites qu'il avait moisonnée parmi nous dut être, devant le Souverain Juge, son meilleur titre à l'éternelle récompense.

« Et, maintenant, Combrée, qu'il a tant aimé pendant sa vie, ne l'oubliera pas par-delà le tombeau. Nous l'aiderons par nos prières à satisfaire à la justice divine, s'il lui doit encore quelque chose. Nous garderons pieusement sa mémoire comme celle d'un frère. Nous nous exciterons, par le souvenir de ses exemples, à travailler nous aussi et à souffrir courageusement, s'il le faut, comme de bons soldats du Christ Jésus. *Labora ut bonus miles Christi Jesu. Amen !* »

Après l'absoute, nous prîmes tristement le chemin du cimetière. Certes, M. Desmas avait compté sur une vie plus longue : Dieu n'avait pas voulu la lui donner. Ses jugements sont impénétrables. En attendant la résurrection des morts, le corps de notre cher ami repose doucement dans le cimetière de Segré, auprès de ceux de sa mère et de son père bien-aimés. Ayez une prière pour eux.

A. MOULARD.

Les papiers Montagnini

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'odieuse perquisition que M. Clémenceau a fait opérer chez Mgr Montagnini, chargé d'affaires du Saint-Siège à Paris. Aujourd'hui, le Chef du gouvernement livre à la curiosité publique tous les papiers saisis, espérant y trouver la preuve d'une conspiration de la Cour romaine contre la République. On n'y a rien trouvé du tout. Dans ces papiers il est dit que M. Piou, chef de l'*Action libérale* en France, aurait soupçonné la vénalité de M. Clémenceau. M. Piou a démenti formellement cette information, échappée peut-être à quelque autre personnage que lui. Il en résulte, chez le Président du Conseil, une colère qui révèle une mauvaise conscience et une triste réputation.

Pendant que la presse blocarde se livre à un tapage insensé contre Rome au sujet des papiers volés, voici ce qu'en pensent les journaux qui voient clair et qui raisonnent juste dans cette affaire.

De M. Louis Tapie, dans la *République française* :

« On se gardera bien de violer la valise diplomatique de l'ambassade d'Angleterre par exemple, ou de cambrioler les bureaux de l'ambassade d'Allemagne, parce que l'Angleterre a des bateaux qui la protègent, parce que l'Allemagne a des canons pour se faire respecter.

« Et l'on s'en prend à un pauvre petit agent inexpérimenté d'une puissance désarmée. Et cela n'est pas digne d'un noble pays comme le nôtre et d'un régime de loyauté et de liberté comme devrait être la République.

« Nous nous abaissons devant le monde à un acte de lâcheté contre

DESMAS 2076 René, Jean (1867-1907)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de seconde) de diocèse d'Angers de 1891 à 1897

Combrée (professeur de rhétorique) de diocèse d'Angers de 1897 à 1906